

La page de titre et la question du livre scientifique, c. 1530-1650*

La page de titre a-t-elle joué un rôle dans l'émergence du livre scientifique ? Peut-on même poser cette question pour la période dont il s'agira principalement ici, soit de 1530 à 1650 environ, puisque ce ne fut qu'au dix-neuvième siècle que la « science » devint un mot-valise désignant toute investigation de l'ordre du monde naturel conduite selon les règles de certaines disciplines ? Le terme a souvent été appliqué rétrospectivement aux périodes précédentes en deux sens principaux, désignant soit les protosciences (comme l'astronomie et les mathématiques), qui ont été les précurseurs les plus évidents de la science moderne pendant la « révolution scientifique », soit toute interaction cognitive et technologique que les êtres humains ont pu avoir avec la nature. C'est ce dernier sens plus général que j'adopterai ici, afin d'explorer deux des nombreuses façons dont les pages de titre contribuaient à présenter les savoirs contenus dans les livres imprimés « scientifiques ». Il ne s'agira que d'une évocation rapide de certaines pages de titre (imprimées surtout en France). On reste d'ailleurs très loin d'une synthèse sur la question, malgré quelques études remarquables, comme celles de Volker Remmert sur les frontispices gravés dépeignant les sciences mathématiques au dix-septième siècle, ou bien le volume *La Page de titre à la Renaissance*, publié sous la direction de Jean-François Gilmont et Alexandre Vanautgaerden et portant sur l'humanisme et la théologie¹.

* Je tiens à remercier pour leurs conseils précieux les personnes qui ont assisté au séminaire du projet « Le livre scientifique », ainsi que Ian Maclean et le public de son séminaire « History of the Book, 1450-1830 » (Oxford), et les membres du séminaire de recherche du département de français de l'Université de Nottingham. Isabelle Diu et Raphaële Fruet ont eu l'amabilité de fournir des informations, Alice Violet d'améliorer mon expression écrite, et Leslie Topp d'offrir son soutien technique. Certaines images ont été reproduites avec l'aimable autorisation de la Houghton Library (Harvard University), la Thomas Fisher Rare Book Library (University of Toronto), la Warburg Institute Library, et la Cambridge University Library.

¹ Jean-François Gilmont et Alexandre Vanautgaerden (dir.), *La page de titre à la Renaissance*, Turnhout, 2008 ; Volker Remmert, *Widmung, Welterklärung und Wissenschaftslegitimierung : Titelbilder und ihre Funktionen in der Wissenschaftlichen Revolution*, Wiesbaden, 2005 ; id., « “Docet parva pictura, quod multae scripturae non dicunt.” : frontispieces, their functions, and their audiences in seventeenth-century mathematical sciences », dans Sachiko Kusukawa et Ian Maclean (dir.), *Transmitting knowledge : words, images, and instruments in early modern Europe*, Oxford, 2006, p. 239-70. Voir également Wolfgang Harms, « Programmatisches auf Titelblättern naturkundlicher Werke der Barockzeit », dans *Frühmittelalterliche Studien*, t. 12, 1978, p. 326-55 ; id., « Zwischen Werk und Leser : Naturkundliche illustrierte Titelblätter des 16. Jahrhunderts als Ort der Vermittlung von Autor- und Lesererwartungen », dans Ludger Grenzmann et Karl Stackmann (dir.), *Literatur und Laienbildung im Spätmittelalter und in der Reformationszeit*, Stuttgart, 1984, p. 427-61 ; Alexander Marr, « Gentile curiosité: wonder-working and the culture of automata in the late Renaissance », dans R. J. W. Evans and Alexander Marr (dir.), *Curiosity and wonder from the Renaissance to the Enlightenment*, Aldershot, 2006, p. 149-70, aux p. 156-9 ; id., « “A Duche graver sent for” : Cornelis Boel, Salomon de Caus, and the production of *La Perspective avec la raison des ombres et miroirs* », dans Timothy Wilks (dir.), *Prince Henry Revived : image and exemplarity in early modern England*, Londres, p. 212-38, aux p. 220-7. Sur les pages de titre et les frontispices en général, voir Jutta Breyll, « “Nichtige Äußerlichkeiten” ? Zur Bedeutung und Funktion von Titelbildern aus der Perspektive des 17. Jahrhunderts (Harsdörffer – “Kunstverständiger Discurs” – Lairese) », dans *Deutscher Buchdruck im Barockzeitalter Teil 2 (=Wolfenbütteler Barock-Nachrichten*, t. 24.2, 1997), p. 389-422 ; Margery Corbett et Ronald Lightbown, *The comely frontispiece : the emblematic title-page in England 1550-1660*, Londres, 1979 ; Norman Farmer, Jr, « Renaissance English title-pages and frontispieces : visual introductions to verbal texts », dans *Proceedings of IXth Congress of the International Comparative Literature Association*, Innsbruck, 1979, t. 3: *Literature and the other arts*, p. 61-5 ; Annette Frese, *Barocke Titelgraphik am Beispiel der Verlagsstadt Köln (1570-1700) : Funktion, Sujet, Typologie*,

Constatons d'emblée que notre objet est instable, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, parce qu'imprimées séparément des autres feuilles, les pages de titre sont d'un manque de fiabilité notoire en tant que descriptions des livres auxquels elles se rattachent². Seuil suspect, donc, d'un moyen d'expression, à savoir le livre imprimé, qui lui aussi était suspect à certains égards, car on déplorait souvent à l'époque la capacité du livre à déformer les connaissances naturelles, comme l'a montré Adrian Johns³. Ce dernier voit dans cette méfiance à l'égard de potentielles déformations l'une des origines du processus qui aboutit plus tard au remplacement du livre par les périodiques, soumis au principe d'évaluation par les pairs, comme principal moyen de diffusion de toute nouvelle recherche scientifique⁴. Ce remplacement ne s'est peut-être confirmé que vers la fin du dix-neuvième siècle, mais il puise ses sources dans les publications périodiques des académies savantes qui furent fondées dès les années 1650 et 1660.

Si les pages de titre sont souvent des leurres, je propose néanmoins d'examiner deux facettes de l'impact initial qu'elles ont pu avoir sur leurs acheteurs ou lecteurs éventuels, dont la plupart n'avait probablement pas accès aux rectifications bibliographiques supplémentaires fournies par les catalogues modernes et qui orientent autrement les lecteurs d'aujourd'hui dès leur premier contact avec un livre. Les deux pistes que nous avons choisi de privilégier sont les suivantes : tout d'abord, le souci d'identifier le contenu et le genre de l'ouvrage ; deuxièmement, l'attribution, ou la non-attribution, de l'ouvrage à des personnes précises. Même si le premier impact qu'ont souhaité produire les fabricants de l'ouvrage grâce à la conception de la page de titre fausse le contenu ou les origines de celui-ci, il le fait souvent au nom d'une certaine conception du savoir.

Reste l'autre raison pour laquelle on peut dire que notre objet est instable : les limites de la catégorie de « page de titre » sont à certains égards assez floues. Par exemple, l'essor du frontispice gravé sur cuivre mène dès la fin du seizième siècle à la coexistence dans certains livres de la page de titre typographiée avec une page gravée. Cette dernière peut être considérée comme une deuxième page de titre quand elle contient le titre. Elle « est placée, soit en regard de la page de titre typographiée, soit juste avant »⁵. Je l'appellerai titre-frontispice ou planche-frontispice selon qu'elle inclut ou non le

Cologne et Vienne, 1989 ; Marc Fumaroli, *L'école du silence: le sentiment des images au XVII^e siècle*, Paris, 1994, p. 324-42 ; Albert Labarre, « Les incunables : la présentation du livre », dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 1 : *Le livre conquérant*, p. 195-215, aux p. 196-7 ; Roger Laufer, « L'espace visuel du livre ancien », dans R. Chartier et H.-J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition...*, p. 478-99, aux p. 478-80, 484-8 ; Ursula Rautenberg, « Die Entstehung und Entwicklung des Buchtitelblatts in der Inkunabelzeit in Deutschland, den Niederlanden und Venedig — quantitative und qualitative Studien », dans *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, t. 62 (dir. Monika Estermann et Ursula Rautenberg), 2008, p. 1-105 ; Margaret M. Smith, *The title-page : its early development 1460-1510*, Londres ; ead., « From manuscript to print : early design changes », dans *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, t. 59 (dir. Monika Estermann, Ursula Rautenberg, et Reinhard Wittmann), 2005, p. 1-10.

² Voir David McKitterick, *Print, manuscript and the search for order, 1450-1830*, Cambridge, 2003, p. 136.

³ Adrian Johns, *The nature of the book : print and knowledge in the making*, Chicago, 1998.

⁴ Adrian Johns, « The past, present, and future of the scientific book », dans Marina Frasca-Spada et Nick Jardine (dir.), *Books and the sciences in history*, Cambridge, 2000, p. 408-26, aux p. 408-9.

⁵ J.-F. Gilmont et A. Vanautgaerden, « Introduction », dans J.-F. Gilmont et A. Vanautgaerden (dir.), *La Page de titre...*, p. 9-15, à la p. 11.

titre⁶. Et j'utiliserai indifféremment le terme de frontispice pour toute page de titre décorée et gravée, qu'elle s'accompagne ou non d'une telle page supplémentaire⁷.

Commençons donc par évoquer la question du rôle joué par la page de titre dans l'identification du contenu d'un ouvrage comme « scientifique ». Dès le premier tiers du seizième siècle, quand se généralise en France le recours à la page de titre imprimée sous la forme qu'elle gardera pendant des siècles, cette identification du contenu ne représente que l'une des nombreuses dimensions de la fonction publicitaire que cette page a acquise. En revanche, quand la page de titre apparut pour la première fois, dans un petit nombre de manuscrits et puis surtout dans les incunables, où elle prit la forme (dès 1484 en France) de libellés imprimés sur le premier feuillet, ces libellés n'avaient pas de fonction publicitaire. Le premier feuillet avait été laissé jusqu'alors en blanc, servant tout simplement à protéger physiquement le livre⁸. Si ces libellés avaient d'abord pour fonction d'identifier le livre, c'était davantage pour les imprimeurs et les libraires que pour les lecteurs éventuels. Ce n'est qu'avec la recherche plus pressante d'acheteurs éventuels qui succéda (sans le remplacer entièrement) au régime des manuscrits fabriqués sur commande⁹ que la page de titre acquit une fonction publicitaire, sans constituer la seule forme de publicité¹⁰. Cette page publicitaire pouvait sans doute être vue par les acheteurs potentiels dans les boutiques de libraire : d'après J.-F. Gilmont et A. Vanautgaerden, « L'usage était de conserver les livres en feuilles. Dans le cas d'un in-octavo, cela signifie que le haut d'une pile d'ouvrages présentait quatre pages en tête-bêche avec le titre sur un quart de la demi-feuille. [...] Les libraires sacrifiaient-ils un exemplaire pour mieux mettre en évidence la page de titre ? Les indices pour répondre font défaut. »¹¹

À quoi ressemblait donc la page de titre d'un livre consacré à l'étude de la nature ou aux savoirs technologiques ? Avait-elle un certain « look » qui la distinguait des autres ? Très souvent, il semble que ce ne soit pas le cas. Ainsi -- pour commencer par un exemple qui illustre le sens large que je prête au terme de « livre scientifique » -- l'encadrement du titre d'une édition de 1567 de *La Geomance* de Christoforo Cattan (fig.

⁶ Pour une justification de ces périphrases, voir R. Laufer, « L'espace visuel... », p. 480.

⁷ Ce choix terminologique est le même que celui adopté par V. Remmert (« “Docet parva pictura...” » ; voir p. 239), mais il diffère de celui de J.-F. Gilmont et d'A. Vanautgaerden (« Introduction », p. 11), qui réservent plutôt le terme de frontispice à cette deuxième page gravée qui s'ajoute parfois à la page typographiée.

⁸ Voir A. Labarre, « Les incunables... », p. 196 ; M. Smith, *The title-page...*, chs 3-5.

⁹ Voir Ann Blair, *Too much to know : managing scholarly information before the modern age*, New Haven et Londres, 2010, p. 8, 46, 52, 53 ; Ian Maclean, *Scholarship, commerce, religion : the learned book in the age of confessions, 1560-1630 (Lyell Lectures in Bibliography)*, « Introduction », à paraître ; Martin Lowry, « The Manutius publicity campaign », dans David S. Zeidberg (dir.), *Aldus Manutius and Renaissance culture : essays in memory of Franklin D. Murphy*, Florence, 1997, p. 31-46.

¹⁰ Plusieurs maisons d'édition publiaient en effet des catalogues de livres en vente. Voir A. Blair, *Too much to know...*, p. 164-6 ; Ian Maclean, *Learning and the market place : essays in the history of the early modern book*, Leyde, Boston, 2009, p. 16-17, 185-6.

¹¹ « Introduction », p. 10.

1) avait également servi pour *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre de 1560 qui est vraisemblablement sorti des mêmes presses, celles de Benoist Prevost¹².

Pourtant, un certain nombre de pages de titre utilisent des moyens iconographiques pour mettre en évidence le caractère « scientifique » d'un livre. Cette pratique se rencontre surtout, sans y être universelle ni exclusive, dans des livres relativement luxueux dont les pages intérieures recourent elles aussi aux schémas et aux figures. Il semble que l'une des fonctions de ces images « scientifiques » dans la page de titre soit même de promettre de livrer d'autres images dans le corps du livre. Des sondages sélectifs et provisoires révèlent la présence de telles images dans les pages de titre pendant la première moitié du seizième siècle (et plus tard) dans les mathématiques pures (notamment la géométrie), dans la *mathematica media* (par exemple l'astronomie, la cosmographie, l'optique, l'architecture), et en anatomie, ensuite à partir de la deuxième moitié du seizième siècle dans ces autres branches de la *mathematica media* que sont les arts mécaniques et (dans une certaine mesure) la géographie, ainsi qu'en philosophie naturelle, en histoire naturelle, en médecine en général, puis à partir du premier dix-septième siècle dans certains traités d'obstétrique. Quoique cet emploi d'images pour identifier la matière d'un livre ne se borne évidemment pas aux pages de titre « scientifiques » (témoin des bibles, des calendriers de bergers, et ainsi de suite), on a l'impression¹³ que le fait de faire figurer une ou deux illustrations spécifiques dans la page de titre peut néanmoins parfois être une marque relativement distinctive des livres « scientifiques », du moins avant que l'essor des frontispices gravés dès la fin du seizième siècle ne favorise encore davantage le recours à l'iconographie dans les pages de titre,¹⁴ même dans les genres non-« scientifiques ».

Un exemple de l'identification iconographique des mathématiques comme sujet d'un livre est celui de l'encadrement conçu par Oronce Fine pour son édition des six premiers livres des *Éléments* d'Euclide. Celle-ci fut imprimée (pour la première fois) en 1536 par Simon de Colines (fig. 2), imprimeur qui s'est montré particulièrement ouvert à l'expérimentation en matière de représentation de la « science » dans les pages de titre. On voit dans cette édition de 1536 les quatre figures du quadrivium, -- la « Geometria », l'« Astronomia », la « Musica », l'« Arithmetica ». Le dessin renvoie donc aux mathématiques en général plutôt que qu'au texte d'Euclide en particulier ou à la branche à laquelle il appartient. Cette fonction est confirmée par la réutilisation de ce bloc dans une édition de 1542 d'autres ouvrages du mathématicien dauphinois¹⁵. Dans le domaine de la *mathematica media*, les images astronomiques qui figurent dans les pages de titre sont bien connues¹⁶. Ainsi devint-il souvent traditionnel d'inclure une sphère dans la page de titre du *De sphaera* de Sacrobosco, un des livres d'astronomie les plus lus au seizième siècle, que ce fût une sphère armillaire, comme dans une édition de 1516 publiée par

¹² Voir Ian MacPhail, *Alchemy and the occult : a catalogue of books and manuscripts from the collection of Paul and Mary Mellon given to the Yale University Library*, New Haven, t. 1, 1968, p. 122.

¹³ Un relevé quantitatif serait nécessaire pour vérifier plus rigoureusement cette impression.

¹⁴ Voir M. Fumaroli, *L'école du silence...*, p. 324-42 ; R. Laufer, « L'espace visuel... », p. 480, 487.

¹⁵ O. Fine, *De mundi sphaera* et d'autres ouvrages, Paris, S. de Colines, 1542.

¹⁶ Sur les illustrations dans les pages intérieures des livres d'astronomie, voir Isabelle Pantin, « L'illustration des livres d'astronomie à la Renaissance : l'évolution d'une discipline à travers ses images », dans Fabrizio Meroi et Claudio Pogliano (dir.), *Immagini per conoscere dal rinascimento alla rivoluzione scientifica*, Florence, 2001, p. 3-41.

Regnault Chaudière (éditée et illustrée par Fine¹⁷; fig. 3) ou bien la sphère céleste elle-même, comme dans une édition de 1531 imprimée par Colines (*Textus de sphaera*).

La fréquente inclusion d'une sphère dans la page de titre de la *Cosmographia* de Petrus Apianus produisait un premier impact visuel aussi fort que dans certaines éditions de Sacrobosco. Alors que dans la toute première édition (de 1524), ainsi, par exemple, que dans l'édition anversoise de 1564 imprimée par les héritiers d'Arnold Birckmann, la sphère en question était le globe terrestre, dans d'autres éditions, telle que celle que Vivant Gaultherot imprima à Paris en 1553, c'était plutôt la sphère céleste.

Quant aux autres branches des mathématiques mixtes identifiées par des images dans certaines pages de titre dès la première moitié du seizième siècle, il n'est guère surprenant de trouver parmi elles la branche visuelle entre toutes qu'est l'optique¹⁸, en allant de la remarquable page de titre xylographique du *De artificiali perspectiva* de 1505 de Jean Pélerin (alias Viator) (fig. 4) au titre-frontispice de *La Perspective curieuse* de 1638 de Jean-François Nicéron, cette fois créé spécifiquement pour ce traité (voir fig. 5 pour l'édition de 1652). Il en va de même pour cet art par excellence de l'impact visuel qu'est l'architecture – témoin par exemple le bois diagrammatique d'une portique qui ouvre la deuxième édition, imprimée par Colines en 1539, de la traduction française du résumé de l'architecture antique composé par Diego da Sagredo (*Raison d[']architecture antique*).

Si l'on se penche sur les arts mécaniques aux accents mathématiques, un schéma allégorique, placé dans l'encadrement architectural de la page de titre de diverses éditions latines et françaises du *Theatrum instrumentorum et machinarum* de Jacques Besson (paru en latin dès 1571 ou 1572; voir fig. 6 pour une édition en langue française de 1578), donne à voir un exemple intéressant de leur identification iconographique dans les pages de titre. Cette autre branche de la philosophie factive que sont les arts agricoles est identifiée visuellement par le frontispice, signé par le graveur célèbre Léonard Gaultier, du *Theatre d'agriculture & mesnage des champs* (1600) d'Olivier de Serres (voir fig. 7 pour l'édition de 1608).

Un des titres-frontispices exubérants du dix-septième siècle allemand, celui de la *Physica curiosa* (1662), traité du jésuite Caspar Schott consacré aux *mirabilia*¹⁹, constitue quant à lui un exemple de la représentation iconographique de la philosophie naturelle. Un frontispice consacré en partie à Eden peut par ailleurs servir à présenter la poésie de Du Bartas comme comportant une importante composante d'histoire naturelle (fig. 8). L'identification iconographique du *De natura stirpium* de 1536 de Jean Ruel comme traité de botanique est encore plus directe (fig. 9; notez l'incorporation de la marque de Colines en bas à droite).

En médecine, s'il est inutile de présenter en détail l'identification iconographique de l'anatomie comme sujet de l'un des traités les plus importants de l'époque²⁰, nous sommes par ailleurs redevables aux recherches de Valerie Worth-Stylianou de nous avoir

¹⁷ Voir Ruth Mortimer, *Harvard College Library Department of Printing and Graphic Arts: catalogue of books and manuscripts, Part I: French 16th Century Books*, 2 t., Cambridge, Massachusetts, 1964, n° 473.

¹⁸ Voir Sven Dupré, 'Visualization in Renaissance optics: the function of geometrical diagrams and pictures in the transmission of knowledge', dans S. Kusukawa et I. Maclean (dir.), *Transmitting knowledge...*, p. 11-39, aux p. 14-20.

¹⁹ Édition consultée: Würzburg, J. Andreas et les héritiers de W. Endter, 1667.

²⁰ Il s'agit de la célèbre page de titre du *De humani corporis fabrica* d'André Vésale (Bâle, J. Oporinus, 1543). L'édition de Galien que nous mentionnons plus loin constitue un autre exemple médical.

montré qu'une image qui figure en page de titre peut parfois contribuer à l'identification de l'obstétrique comme sujet d'un livre²¹ : c'est ce que font par exemple les instruments gynécologiques dépeints dans le titre-frontispice de l'édition de 1620 du traité de Jacques Guillemeau (publié dès 1609) sur la grossesse et l'accouchement²².

Pour conclure par la géographie ce rapide parcours de certaines disciplines « scientifiques » identifiées par l'iconographie des pages de titre, on peut citer la première édition de 1568 des *Quatre premiers livres des navigations et peregrinations orientales* de Nicolas de Nicolay, « Geographe ordinaire du Roy » (fig. 10). La section supérieure de la page de titre présente cet ouvrage comme relevant en effet de la géographie, car on y voit un géographe entouré d'Athéna, qui inventa la navigation, et d'Arès. Cet exemple constitue d'ailleurs lui aussi un témoignage précieux – tout comme le *Tempus* botanique de Colines dans son édition du *De natura stirpium* de Ruel -- des efforts que certains imprimeurs faisaient pour adapter à un contenu « scientifique » leur identité visuelle habituelle, car ce bloc a été ajouté à un encadrement préexistant déjà employé dans un autre livre publié par le même libraire, Guillaume Rouille²³.

Malgré la contribution importante apportée ainsi par l'iconographie de la page de titre à l'identification de certains livres comme « scientifiques », de tels procédés n'ont cependant pas été employés pour tous les livres que l'on peut approximativement placer dans cette catégorie. De nombreuses pages de titre d'ouvrages clés de l'histoire des sciences, de Copernic à Descartes, ne contiennent d'autres images que la marque typographique, des illustrations, ou un cadre gravé qui ne sont pas spécifiquement en relation avec le contenu. Il en va de même pour l'écrasante majorité des éditions de philosophes, de mathématiciens, et de naturalistes anciens, d'Aristote à Plin et d'Euclide à Dioscoride, en particulier, me semble-t-il, jusqu'à l'essor du frontispice gravé sur cuivre. Tout se passe comme si le contenu de ces écrits anciens était d'ordinaire trop évident pour qu'on ait besoin de recourir à l'iconographie pour l'identifier. Toujours au seizième siècle, dans les pages de titre consacrées à certaines disciplines « scientifiques », comme par exemple l'alchimie, on rencontre habituellement (sauf erreur de ma part) cette même absence d'images identificatrices. Ces absences sont d'autant plus frappantes que les livres en question incluent souvent *après* la page de titre de nombreuses images et figures pour illustrer des théories ou des techniques, par exemple dans les éditions imprimées par Michel de Vascosan, comme celle de 1555 du *De mundi sphaera* (publié d'abord en 1532) d'Oronce Fine (fig. 11). On retrouve le même écart iconographique entre la page de titre et le reste du livre dans un livre d'alchimie tel que le *Coelum philosophorum* (1557) de Philippus Ulstadius dans l'édition lyonnaise de 1572 publiée par Guillaume Rouille, ainsi que dans le traité de divination de Cattan (fig. 1). Si le livre en question appartient à une discipline qui est parfois identifiée par des moyens iconographiques dans d'autres pages de titre, le lecteur était peut-être particulièrement enclin à insérer sa propre illustration, témoin l'insertion manuscrite d'une petite sphère dans un exemplaire de l'édition de 1555 du *De mundi sphaera* de Fine (fig. 11). Il serait en tout cas intéressant de mettre à l'épreuve cette hypothèse d'une corrélation entre les

²¹ V. Worth-Stylianou, *Les traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité*, Genève, 2007.

²² *Ibid.*, p. 384

²³ Dans Pedro de Medina, *L'art de naviguer*, trad. N. de Nicolay, Lyons, G. Rouille, 1553. Voir R. Mortimer, *Harvard College Library...*, n° 369 et 386.

traditions iconographiques de l'imprimé et les réflexes manuscrits en étudiant d'autres exemples d'inscriptions manuscrites.

Si une page de titre ne comporte pas d'images créées exprès pour elle ou pour le sujet de son livre, cela ne signifie pas nécessairement que cette page ne contient pas de référence visuelle au sujet ou à la manière dont celui-ci est traité. L'élégant souci de la proportion typographique affichée par les éditions Vascosan²⁴ signale sans doute le sérieux et la fiabilité de leur contenu. Mais même s'il est vrai que certains choix typographiques servent de gages de fiabilité, de tels choix ne sont évidemment pas l'apanage des livres au contenu « scientifique ». En revanche, la disposition en « lignes perdues », c'est-à-dire en triangle isocèle pointé vers le bas, que Vascosan a perfectionnée, tout en la partageant avec d'autres imprimeurs du milieu du seizième siècle²⁵, est peut-être dotée d'une connotation proprement géométrique dans le cas de cette quatrième édition, de 1555, imprimée par Benoist Prevost, de la *Geometrie practique* de Charles de Bovelles (fig. 12).

Il convient également de ne pas sous-estimer la contribution que peut apporter la marque typographique même à l'identification d'un livre comme « scientifique ». Qu'elles exploitent l'heureux hasard qui crée parfois un lien entre le dessin de cette marque et le sujet du livre, ou qu'ait été choisie exprès une marque appropriée quand l'imprimeur a le choix entre plusieurs d'entre elles, certaines pages de titre semblent en effet donner à voir un tel lien. C'est ainsi, par exemple, que l'on peut interpréter la présence du soleil dans la marque (celle du Semeur) de Jean de Tournes utilisée dans la page de titre de la première édition (1557) de l'*Astronomique discours* de l'Écossais James Bassantin²⁶. Plus indirectement encore, la marque typographique acquiert-elle en elle-même une connotation « scientifique » quand l'imprimeur en question s'est tellement spécialisé dans ce domaine que tout lecteur averti s'attend à un livre « scientifique » dès qu'il aperçoit la marque ? Dans le prolongement des recherches d'Isabelle Pantin sur le degré inhabituel de spécialisation « scientifique » poursuivi par Guillaume Cavellat entre 1550 et 1563²⁷, on peut se demander si sa fameuse poule avait cet effet.

Cependant, l'impact visuel de la page de titre et l'utilisation de cet impact pour identifier le caractère « scientifique » de certains livres ne se cantonnent pas à l'iconographie, comme vient de nous le rappeler l'exemple de Vascosan. De nombreux exemples témoignent en effet de l'emploi de la mise en page pour faciliter une identification instantanée du sujet ou du genre du livre, deux dimensions qui se retrouvent souvent davantage mises en vedette que tout nom d'auteur, par exemple. Bien que cette pratique soit loin de ne concerner que les livres « scientifiques », elle prend dans ceux-ci des formes spécifiques. Que l'on pense par exemple aux efforts faits par certains imprimeurs français vers le milieu du seizième siècle pour améliorer la cohérence

²⁴ Voir R. Laufer, « L'espace visuel... », p. 485-6.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ À cause de la taille de cette marque, Tournes ne l'employa que dans des livres in-folio : voir Alfred Cartier, *Bibliographie des éditions de De Tournes, imprimeurs lyonnais*, 2 t., Paris, 1937, t. 1, p. 34. Le traité de Bassantin est une paraphrase du manuel d'astronomie ptoléméenne de Georg Peurbach.

²⁷ I. Pantin, « Les problèmes de l'édition des livres scientifiques : l'exemple de Guillaume Cavellat », dans Pierre Aquilon et Henri-Jean Martin (dir.), *Le livre dans l'Europe de la Renaissance : actes du XXVIII^e colloque international d'études humanistes de Tours*, Paris, 1988, p. 240-52.

sémantique des formes géométriques qu'ils créaient dans leurs pages de titre²⁸. De nombreuses pages de titre de ces années-là utilisent la présentation triangulaire et la force décroissante des caractères pour identifier le sujet grâce à un ou deux mots clés qui attirent immédiatement l'attention du lecteur avant même que celui-ci n'aperçoive le nom le nom de l'auteur, dans les cas où ce n'est pas ce nom qui va faire vendre des exemplaires²⁹. On peut même se demander si le goût de la typographie géométrique et notamment triangulaire, si vif dans les années 1540 et 1550, n'a pas contribué, autant qu'une certaine imitation de la langue latine, à la suppression de mots préliminaires tels que les articles dans certains titres -- comme celui de la *Cosmographie de Levant* d'André Thevet (fig. 13) -- qui commencent par le mot clé qu'il est donc plus aisé de mettre en valeur. Après tout, le traité de Bovelles intitulé en 1555 *Geometrie pratique* (fig. 12) avait pour titre dans la première édition de 1511 *Le Livre de l'art et science de geometrie* et même dans l'édition de 1542 *Livre singulier & utile, touchant l'art et pratique de geometrie*.

Toutefois, les choix de mise en page sont souvent tels que le genre d'un livre est la première ou la deuxième chose que remarque le lecteur. On peut voir là un signe que les libraires et les imprimeurs considéraient souvent que le critère du genre était déterminant dans la décision d'acheter ou non tel ou tel livre chez un lecteur potentiel cherchant à se procurer par exemple un manuel, tel que le *Compendium naturalis philosophiae* (qui a eu un succès considérable dès sa parution en 1530, sous un premier titre différent) du Franciscain Frans Titelmans (fig. 14), le *Cursus mathematicus* de Schott (fig. 15; publié d'abord en 1661), ou encore (pour citer deux exemples où la présence typographique de l'étiquette générique est un peu plus discrète, quoique toujours assez forte) la célèbre *Summa philosophiae quadripartita* d'Eustache de Saint-Paul (fig. 16; publiée d'abord en 1609) ou le *Corps de philosophie* (1623) de Scipion Dupleix, par exemple dans l'édition genevoise imprimée en 1627 par Jean Dupré. (Une partie considérable de ces deux cours de philosophie est consacrée à la physique.) Parmi d'autres genres dont le nom est parfois présenté typographiquement de manière à attirer immédiatement l'attention, on peut citer celui des paradoxes, que les libraires et les imprimeurs mettent en évidence sans doute parce qu'il est synonyme d'une revendication agressive de nouveauté,³⁰ et le genre des questions³¹.

Passons à un autre problème soulevé, tranché, ou passé sous silence par la page de titre : celui de l'attribution et des origines de l'ouvrage. Ce problème se situe dans le prolongement de celui de l'identification du sujet dans la mesure où le simple fait

²⁸ Dimension sémantique que certains de leurs prédécesseurs illustres, comme Johann Froben à Bâle, avaient sacrifiée pour privilégier l'impact esthétique de telles formes, alors que l'imprimerie française de la deuxième moitié du siècle allait modifier l'équilibre encore davantage en faveur de la sémantique à mesure qu'elle incluait dans la page de titre des informations plus nombreuses.

²⁹ Voir par exemple Claude Dariot, *Ad astrorum iudicia facilis introductio*, Lyon, M. Roy et L. Pesnot, 1557 ; Dominique Jacquinot, *L'Usaige de l'astrolable*, Paris, J. Barbé, 1545.

³⁰ Voir par exemple Jacques Fontaine, *Deux paradoxes appartenans à la chirurgie* [1607], Paris, J. Laquehay, 1611 (V. Worth-Stylianou, *Les traités...*, p. 313).

³¹ Voir par exemple [Marin Mersenne], *Questions inouyes, ou recreation des scavans. Qui contiennent beaucoup de choses concernantes la theologie, la philosophie, & les mathematiques*, Paris, J. Villery, 1634.

d'identifier l'auteur d'un livre – par exemple Pline -- permet souvent à un lecteur un tant soit peu averti de reconnaître le caractère « scientifique » d'un ouvrage. Pourtant, c'est plutôt afin d'explorer la question de la crédibilité de tel ou tel livre que je vais évoquer certaines revendications faites en page de titre à propos de l'attribution ou des origines du livre. Comme l'a montré Adrian Johns, puisque pour de nombreux lecteurs se fier aux informations « scientifiques » présentées par les livres n'allait pas du tout de soi, les fabricants du livre devaient faire tout leur possible pour gagner la confiance d'un lectorat éventuel³². Et l'une des méthodes consacrées était d'attribuer le livre en question à une personne digne de foi³³. Dans le cas du livre « scientifique », cette attribution avait une dimension épistémologique, car elle revenait le plus souvent à présenter le savoir comme émanant d'un personnage exceptionnel, c'est-à-dire de l'autorité, plus encore que de l'expérience ou de la raison par exemple, même si l'ouvrage en question proposait en fait une épistémologie plus nuancée que celle qui était ainsi implicitement proposée par la page de titre.

Cette personne à laquelle on conférait une visibilité particulière dans la page de titre, dans l'espoir qu'elle prêterait une certaine légitimité aux savoirs présentés, n'était pas nécessairement la figure de l'auteur, mais c'était souvent le cas. Je dis bien la *figure* de l'auteur, puisque nous avons ici affaire à ce que Michel Foucault a appelé la fonction-auteur, c'est-à-dire l'attribution du savoir contenu dans un livre à une seule personne, quelle que soit la réalité plus complexe et plus collective de l'élaboration de ce savoir et de sa mise en livre³⁴.

Il serait superflu de revenir sur la mise en avant bien connue des auteurs anciens de textes « scientifiques » par de nombreuses pages de titre. La page de titre d'une édition des oeuvres complètes d'Aristote constitue une illustration particulièrement frappante des enjeux épistémologiques associés à cette mise au premier plan: « adeò ut Aristotelem, hoc est, totius naturae thesaurum incomparabilem habere te [. . .] possis affirmare »³⁵. L'attribution du savoir à la personne dans son individualité biographique et expérientielle est assurée par l'encadrement gravé sur bois de scènes de la vie de Galien qui ouvre l'édition de 1562 de ses oeuvres en traduction latine, imprimée à Bâle par Hieronymus Froben et éditée par Conrad Gesner (fig. 17; première édition 1549-51). Le nom de l'auteur ancien peut même éclipser visuellement le titre de l'ouvrage, en particulier dans le cas d'auteurs dont on ne connaît qu'un ouvrage, tels que Manilius³⁶ ou Martianus Capella, par exemple dans une édition lyonnaise de 1539 (fig. 18). En revanche, la fonction-auteur peut perdre un peu de sa force dans les pages de titre d'éditions vernaculaires de textes anciens : comparez le premier impact visuel de plusieurs éditions latines de Pline, comme celle de 1548 imprimée à Lyon par les frères Beringen (fig. 19), avec l'édition de 1622 de la traduction française d'Antoine du Pinet, où le titre a pris sa revanche sur le nom d'auteur, sans doute parce qu'était visé un public composé en partie

³² Voir A. Johns, *The Nature...*, p. 28-40 ; V. Remmert, *Widmung...*, ch. 6 ; id., « “Docet parva pictura...” », p. 257-65.

³³ Voir A. Johns, *The Nature...*, p. 36.

³⁴ Voir Nick Jardine, 'Books, texts, and the making of knowledge', dans M. Frasca-Spada et N. Jardine (dir.), *Books...*, p. 393-407, aux p. 397-401.

³⁵ Aristote, *Tripartitae philosophiae opera omnia absolutissima*, Bâle, J. Hervag, 1563.

³⁶ Voir par exemple l'édition de l'*Astronomicum* de Manilius publiée en 1655 à Strasbourg par Johannes Joachim Bockenhoffer.

de lecteurs moins instruits que dans le cas des éditions latines³⁷. On retrouve un contraste similaire entre l'édition savante de 1552 de Vitruve, annotée par Guillaume Philandrier et imprimée par Jean de Tournes³⁸, et d'autre part certaines éditions de la traduction de Jean Martin, dont la page de titre annonce de façon criarde le sujet du livre tout en minimisant l'importance du nom de Vitruve, même en comparaison avec celui du dédicataire Henri II³⁹.

Si la fonction-auteur peut perdre de sa visibilité dans certaines traductions de textes anciens, dans une minorité d'éditions savantes elle est même franchement transférée de l'écrivain ancien à son commentateur ou éditeur moderne. Un tel transfert a pour effet de présenter ce dernier comme une figure phare du savoir naturaliste, comme dans le cas de Pier Andrea Mattioli, auteur du commentaire le plus lu sur Dioscoride, publié par exemple dans une édition lyonnaise de 1562 (fig. 20) qu'on peut opposer par exemple à un Dioscoride publié dix ans plus tôt dans la même ville, et dans lequel la mention de l'auteur ancien dans la page de titre prévalait sur l'identité des commentateurs, qui n'y étaient pas nommés⁴⁰. Certes, c'est afin d'intéresser des acheteurs qui possèdent déjà un Dioscoride que les imprimeurs font valoir le nom de Mattioli ; mais cette démarche n'en comporte peut-être pas moins une revendication épistémologique selon laquelle, des deux auteurs, le moderne serait une source de savoir dotée d'une autorité égale (ou même supérieure) à celle de l'ancien. La page de titre des *Éléments* d'Euclide édités par Oronce Fine (fig. 2) constitue un exemple comparable de transfert partiel de la fonction-auteur d'un ancien à son éditeur moderne.

Dans le cas de certains textes médiévaux, les nuances apportées à la représentation de la fonction-auteur peuvent prendre la forme d'une déclaration dans la page de titre précisant que ce n'est pas tant l'auteur médiéval qu'une version corrigée de cet auteur qui est présentée aux lecteurs. Dans la page de titre des éditions de Sacrobosco, il est habituel de préciser que ses erreurs et ses lacunes ont été corrigées : ainsi, les nombreuses éditions publiées à Paris dès 1556 par Guillaume Cavellat et ses successeurs ont pour titre *Sphaera [...] emendata*. Sur le plan épistémologique, ces pages de titre ont pour effet de présenter le savoir « scientifique » comme une somme de connaissances qui, bien qu'elles puisent leur origine dans un *auctor*, se voient constamment renouvelées.

Si la fonction-auteur dont jouissent les anciens se voit reléguée au second plan dans les pages de titre par l'essor du commentateur-vedette, on peut également imputer cette évolution à l'essor des manuels, tels que ceux que j'ai évoqués plus haut. Les manuels jouent au seizième siècle un rôle de plus en plus important, par exemple dans l'enseignement de la philosophie naturelle ou de la médecine⁴¹. Pourtant, si les pages de titre participent à certains égards à ce processus de longue durée qu'est l'effritement progressif de l'autorité accordée à certains anciens dans l'étude de la nature et de la technologie, elles jouent également un rôle crucial dans le processus de renouvellement de la fonction-auteur en créant plusieurs générations de nouveaux auteurs-vedettes modernes dans ce même domaine. L'importance accordée à un Vésale, un Copernic ou un

³⁷ Plinie, *L'histoire du monde*, trad. A. du Pinet, Paris, L. Giffart, C. Morlot, et R. Daufresne, 1622.

³⁸ Vitruve, *De architectura*, Lyon, J. de Tournes, 1552.

³⁹ Vitruve, *Architecture ou art de bien bastir*, trad. J. Martin, Paris, H. de Marnef et G. Cavellat, 1572.

⁴⁰ Dioscoride, *De medicinali materia*, trad. Jean Ruel, Lyon, B. Arnoullet, 1552.

⁴¹ Voir Charles Schmitt, « The rise of the philosophical textbook », dans Charles B. Schmitt, Quentin Skinner, Eckhard Kessler, et Jill Kraye (dir.), *The Cambridge History of Renaissance Philosophy*, Cambridge, 1988, ch. 23.

Galilée par une approche traditionnelle à l'histoire des sciences -- à laquelle une nouvelle historiographie a reproché d'avoir écarté injustement des figures mineures, des institutions, et des contextes sociaux -- trouve un certain écho sinon dans la réalité des faits, du moins dans cette machine publicitaire qu'est la page de titre, qui tendait à mettre ces noms en vedette. Nulle mention distrayante du nom du traducteur (Marin Mersenne) dans la page du titre de la version française de 1639 des *Discorsi e dimostrationi matematiche : intorno à due nuove scienze* de Galilée, publiée (par Henry Guenon) un an après la version italienne. Parmi d'autres modernes qui sont érigés en figures scientifiques phares par les pages de titre, où leur seul nom fait passer à l'arrière-plan toutes les autres informations, y compris le titre et donc le sujet même du livre, on peut citer Marsile Ficin⁴², Henri-Corneille Agrippa de Nettesheim⁴³, Cardan (aussi bien en latin qu'en français, comme on le voit dans l'édition bâloise de 1582 du *De subtilitate* [1551] (fig. 21) -- où un portrait est inséré au verso de la page de titre -- ainsi que dans l'édition de 1578 de la traduction [1556] du même ouvrage par Richard Le Blanc (Paris, Gilles Beys)⁴⁴. Si l'on se penche sur ceux dont le rôle dans la transmission des savoirs et des techniques a été peut-être encore plus important que leur contribution originale, le cas d'Oronce Fine Dauphinois, ce professeur royal de mathématiques que nous avons déjà évoqué, présente un intérêt particulier⁴⁵. Sa collaboration à la fois intellectuelle et artisanale, en tant qu'auteur et illustrateur, avec des imprimeurs tels que Simon de Colines a débouché sur des exemples exceptionnels, ou du moins d'une visibilité exceptionnelle⁴⁶, de la mainmise d'une personne sur sa propre fonction-auteur telle qu'elle est créée par les pages de titre. Pour ne citer qu'un exemple célèbre, le frontispice de sa *Protomathesis* de 1532 (fig. 22) met en avant, à la façon de plusieurs autres éditions de ses oeuvres, sa prestigieuse position institutionnelle, son nom, et les dauphins qui font allusion à ce nom et qui figuraient également sur la page de titre qu'il avait conçue pour son édition d'Euclide (fig. 2) ; mais dans la *Protomathesis* il va encore plus loin et insiste explicitement, dans la page de titre même, sur le fait que le dessin de l'encadrement en forme de portique lui est dû (« Hanc Author proprio pingebat marte figuram »).

Si cette page cherche à conférer une visibilité particulière à la prestigieuse position institutionnelle, les origines, et la compétence technique de celui qu'elle érige en auteur, tout cela n'épuise aucunement les méthodes employées par les pages de titre de livres « scientifiques » pour prêter de la crédibilité à la figure de l'auteur. À un jeune homme quasiment inconnu dans la république des lettres en 1583, moment de la publication de son recueil philosophique *Les Apprehensions spirituelles* (Paris, Timothee Joüan), la page de titre prête le nom nobiliaire 'de Verville', alors qu'en 1578 cet homme était simplement 'Franciscus Beroaldus' ou 'François Beroald' dans les pages de titre des éditions du *Theatrum instrumentorum et machinarum* de J. Besson (fig. 6) auquel cet homme, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de François Béroalde de Verville, avait collaboré.

⁴² Par exemple M. Ficin, *De vita*, Bâle, héritiers d'Andreas Cratander, 1549.

⁴³ Portrait à l'appui par exemple dans la première édition complète du *De occulta philosophia* [Cologne, s. n.], 1533.

⁴⁴ Pour d'autres exemples, voir N. Copernic, *De revolutionibus orbium coelestium*, Nuremberg, J. Petreius, 1543 ; A. Vesalius, *De humani corporis fabrica*, Bâle, J. Oporinus, 1543.

⁴⁵ Voir Alexander Marr (dir.), *The worlds of Oronce Fine : mathematics, instruments and print in Renaissance France*, Donington, 2009.

⁴⁶ Un autre exemple, celui de C. Gesner, est cité par W. Harms, « Zwischen Werk und Leser... », p. 436-8.

Dans le cas d'une femme qui s'aventurait dans le domaine du livre « scientifique », les problèmes de crédibilité étaient tout autres, même si la discipline en question concernait le corps féminin, car l'obstétrique était déjà une branche délicate, les secrets révélés risquant d'attirer des yeux lubriques. L'une des stratégies adoptées dès 1609 dans les éditions des *Observations diverses* de Louise Bourgeois pour défendre cette branche, ainsi que son propre droit à y contribuer, est de dépeindre dans le frontispice non des instruments gynécologiques (comme le feront des éditions de 1620 et 1642 de Jacques et Charles Guillemeau) mais des figures allégoriques connotant la sainteté, la chasteté, et la maternité⁴⁷.

Même les pages de titre des écrivains masculins qui, à l'exception de Bourgeois, avaient le monopole des traités d'obstétrique, recouraient à diverses stratégies pour prêter de l'autorité à la figure de l'auteur. Ainsi, les *Trois livres appartenant aux infirmités et maladies des femmes* sont présentés habituellement, de la première édition de 1582 jusqu'en 1674, comme « Pris du latin de M. Jean Liebault docteur medecin à Paris, & faicts François » (la figure du traducteur restant anonyme). Or, l'absence actuelle de toute trace d'une édition latine (constatée par Valerie Worth-Stylianou) suggère que cette première version latine a existé tout au plus comme manuscrit et peut-être pas du tout, d'autant plus que ce traité consiste en fait d'adaptations de deux traités en langue italienne de Giovanni Marinello⁴⁸. L'important, c'est que Liebault est présenté comme le genre d'autorité en matière de médecine qui n'aurait composé qu'en latin et qui a eu par la suite la bonté d'accepter que quelqu'un le traduise au profit des lecteurs et des lectrices moins instruits.

Si Liebault est un traducteur et un adaptateur à qui la page de titre prête la fonction-auteur, d'autres pages de titre de livres « scientifiques » accordent franchement à la figure du traducteur lui-même un poids comparable à celui accordé si souvent à la figure de l'auteur. Ainsi, la page de titre de la traduction française de 1549 du *De consideratione quintae essentiae* (Lyon, Jean de Tournes), traité de l'alchimiste du quatorzième siècle Joannes de Rupescissa, accorde à l'auteur et au traducteur Antoine du Moulin une importance typographique égale, puisque l'ouvrage puise avant tout sa crédibilité dans l'association de ce dernier avec Marguerite de Navarre (association qui n'avait duré en fait que jusqu'en 1544). Là où fait défaut, pour un texte ancien, une figure d'auteur ancien, l'origine même du texte traduit peut être tue par la page de titre, qui transfère donc à la figure du traducteur la prééminence typographique normalement réservée à l'auteur. C'est ce qui advient à la page de titre de la traduction par Jean Ruel des *Hippiatrica*, anthologie grecque de médecine équine datant de l'antiquité tardive⁴⁹. Enfin, dans un exemple sans doute plus exceptionnel, la page de titre peut accorder à celui qui a traduit un texte (ou plutôt adapté une traduction antérieure), qui l'a préfacé, et qui paraît avoir collaboré à la conception du remarquable frontispice, une autorité qui remplace entièrement celle de l'auteur, ce dernier n'étant même pas mentionné ; cette autorité n'est appuyée par aucun mécène, aucune position institutionnelle, et cette fois par aucun nom nobiliaire ; il s'agit en quelque sorte d'une sagesse herméneutique de mage. Cet exemple, c'est celui de la version française de François Béroalde de Verville, publiée en 1600, de l'*Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna de 1499, bien connu en

⁴⁷ Voir V. Worth-Stylianou, *Les traités...*, p. 326.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 257-89 (258).

⁴⁹ *Veterinae medicinae libri II*, trad. J. Ruel, Paris, S. de Colines, 1530.

français sous le nom de *Songe de Poliphile*. La page de titre (fig. 23) dépeint non l'ouvrage intitulé *Le Songe de Poliphile* mais, plus précisément, ce que Verville a montré y être caché. D'où la réflexivité étonnante du frontispice, qui désigne . . . le frontispice, plutôt que le livre (« Le Tableau des riches inventions [. . .] »). Livre « scientifique » ? Oui, dans la mesure où ce programme symbolique du frontispice, dont Verville offre la clé dans sa longue préface, fait de l'ouvrage de Colonna une allégorie alchimique⁵⁰.

Il est évident que la crédibilité revendiquée par les pages de titre de livres « scientifiques » ne repose pas uniquement sur la fonction-auteur, ses avatars, et ses substituts. Les mécènes sont souvent évoqués par ces pages de manière à les faire apparaître comme d'importantes sources d'autorité, comme l'a montré notamment Volker Remmert. Une autre piste à suivre serait l'étude de la contribution à la crédibilité d'un livre « scientifique » (autant qu'à son identification) apportée par l'image de marque même d'un imprimeur, par quoi j'entends non seulement ses marques typographiques mais toute l'aura qui peut entourer ses livres et que l'on peut en partie attribuer aux choix effectués dans la page de titre, et notamment à l'importance typographique accordée au nom de l'imprimeur. Bien qu'Ambroise Paré eût été déjà bien connu lorsque parurent en 1573 ses *Deux livres de chirurgie* chez André Wechel (fig. 24), la mise en page des diverses informations fait qu'après un regard rapide jeté sur la page de titre un lecteur concluerait dans un premier temps « Encore un livre de médecine Wechel », et peut-être seulement ensuite « Et je vois que l'auteur en est Paré »⁵¹.

Ce rapide examen suggère qu'entre le milieu du seizième siècle et celui du dix-septième les pages de titre ne créaient certainement pas une image de marque globale d'un objet que l'on pourrait qualifier de « livre scientifique ». Elles servaient pourtant à transmettre en quelques secondes une première idée du type de savoir naturaliste ou technologique que de nombreux livres proposaient, ou bien du genre auquel le livre en question appartenait, et donc de la manière dont ce livre allait organiser et présenter ces savoirs. Un des moyens les plus efficaces pour permettre cette rapide identification du contenu était l'iconographie, dont l'emploi s'étendit pendant le seizième siècle à un nombre croissant de pages de titre en général, et de pages de titre « scientifiques » en particulier. Mais même dans les disciplines où l'on recourait régulièrement dans la page de titre à des illustrations appropriées, et même dans les livres qui contenaient une riche iconographie, on résistait très souvent dans la page de titre à la tentation de faire prévaloir les illustrations sur les mots pour désigner les savoirs, surtout avant le dix-septième siècle.

En plus d'identifier les savoirs, les pages de titre les présentaient implicitement sous tel ou tel jour épistémologique. Nous n'en avons retenu qu'une dimension, c'est-à-dire les différentes manières dont ces pages cherchaient à conférer un surcroît de crédibilité aux savoirs proférés en leur donnant comme principale source une ou plusieurs

⁵⁰ Pour l'exégèse de ce frontispice, voir Anthony Blunt, « The *Hypnerotomachia Poliphili* in 17th-century France », *Journal of the Warburg Institute*, t. 1, 1937-8, p. 117-37, à la p. 124.

⁵¹ Cas complexe, car cette édition porte la date de 1573 alors que Wechel avait fui Paris et la Saint-Barthélemy en 1572 pour s'installer ensuite à Francfort. L'impression de cette édition est peut-être due au facteur et successeur de Wechel resté à Paris, Denis Du Val. Sur ce dernier, voir I. Maclean, *Learning...*, p. 167, 172.

personnes dotées d'autorité, quelle que fût la réalité plus complexe de la production du savoir concerné. La fonction-auteur qui structurait dans une grande mesure la présentation, dans la page de titre, des textes anciens « scientifiques » ne fut pas abandonnée à l'époque de la révolution scientifique mais renouvelée par son application aux modernes. La considérable variété des moyens utilisés dans les pages de titre pour rendre tel ou tel individu garant des savoirs présentés suggère un travail constant pour renouveler et faire accepter par les lecteurs ce qu'on pourrait appeler ce pacte épistémologique.

Enfin, une caractéristique de la page de titre des livres « scientifiques » qu'il n'a pas été possible d'aborder ici est son souci de guider la lecture de l'ouvrage. Ce souci est à mettre en relation avec de nombreuses présuppositions épistémologiques. Les consignes de lecture proposées par la page de titre du *Songe de Poliphile* de Verville relèvent par exemple d'un goût pour l'occulte, l'ésotérique, l'énigmatique. Si je me suis surtout borné à considérer la page de titre comme un objet vite regardé par un lecteur potentiel, il ne faut pas oublier qu'elle était également un objet que les lecteurs réels pouvaient voir constamment lors de la lecture d'un livre, souvent pendant de nombreuses années. Une autre étude serait nécessaire pour examiner comment les pages de titre ont cherché à influencer la façon dont ces lecteurs lisaient les savoirs présentés par le livre « scientifique ».